

privilegier l'intériorité textuelle du poème; celui-ci s'oriente sans hésiter vers le mystère de notre incarnation, l'étrange splendeur de ce qui est donné au sein du 'passage magique' des éternels commencements que nous vivons. Certaines des analyses mettent l'accent sur l'expérience, fondatrice, de l'île, où, malgré solitude et dénuement, règne l'intensité d'un regard intime et concentré. La complexité de la conception du lieu est ainsi méditée dans, simultanément, son caractère concrètement vécu et sa dimension non situable, multiple, paradoxale. La poète tresse et tisse temporalités et intemporel, spatialités ancrées et celles que seuls l'esprit et l'âme sauraient reconnaître. Si, souvent, comme chez, par exemple un Joseph Brodsky, le regard de Heather Dohollau établit son théâtre d'opérations par rapport à une fenêtre qui donne sur l'immanence du monde, ce cadre qui se forme permet de filtrer et d'accueillir, de se concentrer et de voir en miniature le macrounivers. Logique qui, certaines analyses le soulignent, mime celle de cet art de la peinture qui a tant retenu l'attention de la poète. Ce qu'il nous faut sans doute surtout, à notre tour, retenir en lisant ces pages, c'est l'ardeur et la douceur d'une voix pour laquelle la 'lumière' n'est ni un mot comme d'autres, ni une sorte de métaphore pour enjoliver le poème compris comme lieu d'embellissement : Dohollau écoute, et nous offre, une voix qui comprend à quel point chaque mot « excède le signe », comme disait Yves Bonnefoy, de ce qu'il cherche à désigner. Voici l'œuvre d'une « jardinière » du temps vécu, mais d'un temps devenu non-temps car site hors-textuel et au-delà de toute réduction langagière. L'œuvre, en un mot, d'une grande poète.

Janine Mitaud. *Forêt*. Mortemart : Rougerie, 2006. 63 pages. 11 euros. ISBN 2-85668-118-2.

Dans la forêt de ce que nous sommes, faisons et disons, « l'écarlate du tragique » peut sembler l'emporter sur, par exemple, « la beauté géométrique [des cristaux – ces temples minuscules] » (13), le désordre, le chaos, le hasard risquant de masquer l'impensable, l'inconcevable grâce de ce qui, néanmoins, est, ne cesse d'être. Janine Mitaud est celle qui résiste à cette tentation, si forte, si moderne, d'une mélancolie fondée sur les prestiges d'un cynisme à son tour lové dans la réconfortante chaleur d'une philosophie de l'absurde inguérissable. Lucide pourtant, elle s'ouvre à la « ténacité » des choses qu'elle écoute parler le langage de leur étrange mais fidèle présence. Certes, voici une œuvre, aujourd'hui considérable (une bonne quinzaine de titres : *Les armes fulgurantes*, *L'échange des*

colères, *Suite baroque*, *Danger*, *Privilèges*, etc.), qui reste consciente des fragilités et des fatigues qui prolifèrent ; mais ce que Mitaud appelle « l'intensité », à la fois flagrante, vécue, et « inabordable », sans doute parce qu'indicible, de l'être, cela aussi n'est jamais loin de ses préoccupations et méditations. Là, dans le paradoxe de cette synonymie, de cet entretissage inextricable, réside la force de sa poét(h)ique – et le « pourquoi », comme dirait Yves Bonnefoy, de son acte d'écrire. Violence et création, menace et amour : comment les démêler sans tomber dans le piège ou d'une attitude banalement moralisatrice ou d'une stagnation sceptique : il faut les embrasser dans un consentement au-delà des contraintes réductrices de nos catégories, accueillir « le don », ce qui est donné, dans le vaste mystère de celui-ci. A et Z ne cessant de « naître l'un de l'autre » (25)... La vigilance qui persiste chez Janine Mitaud ne sera pas ainsi celle de la peur et de la résistance, en tout cas dans la mesure du possible. Plutôt elle sera passion et « appel / Au langage laconique du mystère » (33), ceci sans angélisme, mais dans l'étreinte d'un indicible, d'un innommable qui, silence fatalement, celui d'un Un irréductible, n'empêche pas de voir dans celui-ci, malgré tout, mais face à une infinité de phénomènes aussi – ces cristaux, à titre d'exemple, mais chaque souffle, chaque veine, chaque fibre ferait l'affaire –, bonté, amour et joie, faisables, praticables, vraies.

« La grâce de ne pas redouter » (43), serait-elle donnée, fortuite, ou choisie, choisissable ? Voici, inévitablement, une des questions que pose une œuvre comme celle que vient couronner *Forêt*. Cette « tresse de gloire » (49), qui ou quoi la tresse ? Est-elle simplement tressable par chacun-e ? Les choix que nous faisons – de ce que nous faisons, pensons et éprouvons – sont-ils véritablement des choix ? *Forêt* nous plonge ou explicitement ou implicitement dans les ombres lumineuses d'une telle forêt de signes qui excèdent leur propre capacité de signification stabilisable. L'on s'y promène entre raison et cela que la raison ne saurait jamais dire. Que, pourtant, quelques poèmes réussissent à évoquer avec simplicité et grâce.

Gérard Titus-Carmel & Yves Peyré. *L'herbier du seul*. L'Échelle : Centre d'Art et de Littérature, Hôtel Beury / Rencontres, 2006. 71 pages. ISBN 2-914882-08-4.

25 variations sur l'idée de rupture, *The Four Season Sticks*, *The Pocket Size Tlingit Coffin*, *Suite Narwa*, *Dopo Como*, *Nielles*, *Forêts*, *Memento Mori*, *Feuillées*, et ainsi de suite : l'oeuvre plastique de Gérard Titus-Carmel est aujourd'hui parmi les plus